

Remise de la médaille des justes des nations

**A l'Abbé
Alexandre GLASBERG**

par l'Institut Yad Vashem



Lyon - Mercredi 5 mai 2004
Musée de la Civilisation Gallo-Romaine

*Brochure réalisée par le Centre d'Orientation Sociale
52, rue de l'Arbre Sec - 75001 Paris*

*avec le concours du Service Communication
du COS-CRPF de Nanteau-sur-Lunain.*

*«Et je leur donnerai, dans ma maison et dans mes murs, un mémorial
(Yad) et un nom (Shem) qui ne seront pas effacés» (Isaïe 56)*

Sommaire

Introduction	7
L'Eglise Catholique et les Juifs à Lyon pendant la guerre 1939-1945 <i>par Bernard Comte, historien</i>	9
Le témoignage du Professeur Ady STEG , sauvé par l'Abbé Glasberg	14
Le témoignage de Sophie WEISER	19
L'Abbé GLASBERG, juste des nations <i>par le Dr Richard Prasquier, Président du Comité français pour Yad Vashem</i>	21
Le Centre d'Orientation Sociale (COS), fils spirituel de l'Abbé Glasberg <i>par Roger Millot, Président du COS</i>	29
Discours de réception de la médaille des justes <i>par Monseigneur le Cardinal Philippe Barbarin, Archevêque de Lyon</i>	33
L'Abbé Glasberg - Eléments de bibliographie	36

Introduction

Le 5 Mai 2004 à Lyon l'ambassadeur d'Israël en France, S. E. Nissim ZVILI remettait à titre posthume, la médaille des justes parmi les nations à l'Abbé Alexandre Glasberg.

La cérémonie était placée sous le double patronage du Conseil Général du Rhône, présidé par M^r Michel Mercier et du Comité français pour Yad Vashem présidé par le D^r Richard Prasquier.

C'est à Monseigneur Barbarin, Archevêque de Lyon, que fut confiée la médaille attribuée à l'Abbé Glasberg.

Une assistance fervente était présente à cette manifestation, composée d'anciennes et d'anciens collaborateurs de l'Abbé Glasberg, de personnes qu'il avait sauvées pendant la guerre, de responsables du Centre d'Orientation Sociale, - l'association qu'il avait fondée en 1944 - et de plusieurs personnalités de la région lyonnaise.

C'est grâce à l'insistance du Professeur Ady Steg qui fut sauvé des nazis ainsi que sa jeune soeur par l'Abbé Glasberg pendant la guerre que cette distinction lui a été décernée 23 ans après son décès le 22 mars 1981, juste reconnaissance d'une action déterminée qui lui valut d'être lui-même recherché par le gouvernement de Vichy et les nazis et qui l'obligea à une vie clandestine de 1942 à 1944.

Ses fidèles, ses amis, tous ceux qui poursuivent son action au Centre d'Orientation Sociale, à France Terre d'Asile ou ailleurs, s'en réjouissent même s'ils trouvent cette reconnaissance un peu tardive. La personnalité de l'Abbé Glasberg ne s'accommodait pas de compromis dans ses domaines d'action. Il a souhaité placer son action et celle du COS à l'écart de toute allégeance de quelque nature qu'elle puisse être.

La discrétion de l'Abbé Glasberg sur son action, sur ses résultats était légendaire. Les textes de témoignage réunis dans cette brochure n'en ont que plus de mérite qui permettent d'éclairer un peu sa personnalité. Que leurs auteurs soient remerciés pour leurs contributions précieuses.

Des remerciements doivent aussi être exprimés ici à l'égard de M. Alfred Lazare, qui nous a quitté le 12 mai 2005, à qui revient très largement le mérite de l'organisation de la cérémonie lyonnaise du 5 mai 2004.

L'Eglise Catholique et les Juifs à Lyon pendant la guerre 1939-45

Dans le catholicisme lyonnais des années 40 qui compte bien des personnalités remarquables, l'Abbé Alexandre Glasberg est certes une des plus fortes, et bien particulière : Ukrainien et Juif par ses origines, parlant yiddish aussi bien ou mieux que le français, arrivé à Lyon après une longue traversée d'Europe en passant par une abbaye trappiste et plusieurs séminaires, c'est aussi un homme (je l'ai rencontré à la fin de sa vie) dont la vitalité et la robuste audace ne craignent aucune autorité et ne s'embarrassent d'aucune légalité pour arriver à ses fins. Et pourtant, ce singulier abbé a été la cheville ouvrière d'une oeuvre lyonnaise, l'Amitié chrétienne, chaînon essentiel dans la transformation, bien au-delà de Lyon, des relations entre les catholiques et les Juifs dans notre pays.

En 1940, le catholicisme lyonnais est dans une situation ambiguë devant ce qu'on appelle alors la « question juive » - je ne parle ici que des catholiques, car en France la position des protestants est bien différente. En fond de tableau, les mentalités conservent l'imprégnation de siècles d'antijudaïsme chrétien, véhiculé depuis les Pères de l'Eglise jusqu'au XX^e siècle, sans que l'Eglise en ait jamais fait un article de foi, par des sermons et des cantiques, des catéchismes et des textes liturgiques comme la prière du Vendredi saint « Prions pour les Juifs infidèles (*pro perfidis Judaeis*) ». De nombreux catholiques, ignorant le judaïsme réel, le jugent selon cet « enseignement du mépris » que Jules Isaac dénoncera plus tard et dont le père Démann dressera alors courageusement l'inventaire.

Mais un nouvel antisémitisme s'est développé chez les catholiques français au temps de Drumont et de l'affaire Dreyfus : antisémitisme de ressentiment qui accuse les Juifs, avec les protestants et les francs-maçons, d'avoir fomenté le recul de l'Eglise et les mesures anticléricales de la République ; Maurras en a fait un article essentiel de sa doctrine nationaliste. Dans les années 30, années de crise économique et d'immigration, la concurrence professionnelle, la peur de

l'étranger et le besoin d'un bouc émissaire ont provoqué en France une poussée d'antisémitisme haineux qui gagne aussi la droite catholique, surtout lorsque les adversaires du Front populaire s'acharnent contre Léon Blum. A Lyon le grand quotidien catholique, *Le Nouvelliste*, entretient l'idée qu'il y a en France une « question juive » à résoudre.

Cet antisémitisme des catholiques a certes suscité des réactions. A la suite de Péguy, de Maritain et de Mounier, des penseurs, des journalistes et des ecclésiastiques ont pratiqué et enseigné l'amitié envers les Juifs et rappelé un enseignement traditionnel de l'Église : c'est par le péché de toute l'humanité que Jésus est mort, et il n'y a pas de culpabilité ni de châtement à faire peser sur le peuple juif (pas celui du temps de Jésus, encore moins celui d'aujourd'hui). Des théologiens comme le P. de Lubac à Lyon (dans son maître livre *Catholicisme*) développent une vision de l'histoire du Salut de l'humanité qui reconnaît mieux le rôle du peuple juif et la continuité de Nouveau Testament chrétien avec la Bible hébraïque. Des groupes de rencontre ont été créés, où Juifs et chrétiens échangent dans l'estime et l'amitié. Ces idées pénètrent à Lyon le jeune clergé, les intellectuels grâce à des prêtres comme le vénéré M. Richard, le génial Abbé Monchanin et le Père Fontoyne inspirateur de plusieurs générations de grands jésuites. Elles trouvent un milieu favorable dans les groupes militants dont la condamnation de l'Action française par Pie XI en 1926-27 a favorisé le développement : les catholiques sociaux de la *Chronique sociale*, puis les mouvements de jeunesse de l'action catholique et le courant démocrate chrétien. Si Pie XI dans sa lettre aux évêques allemands *Mit Brennender Sorge* condamne d'abord les attaques du régime hitlérien contre l'Église et la doctrine raciste, sans mentionner explicitement l'antisémitisme, les évêques que ce Pape a nommés en France condamnent cet antisémitisme. Parmi eux, le nouvel archevêque de Lyon, Cardinal Gerlier, qui de plus a eu, étant jeune avocat à Paris, des amis Juifs. Mais ce renouvellement des perspectives n'a encore atteint qu'une minorité. Les mentalités n'ont pas été transformées dans la masse catholique.

Le régime de Vichy fait de l'antisémitisme une doctrine officielle ; il prend dès l'automne 1940, de sa propre initiative et sans pression allemande, des lois

contre les Juifs qu'il accuse d'être responsables, avec les francs-maçons et le Front populaire, de la défaite : les citoyens Français de confession israélite deviennent des citoyens diminués, exclus de la fonction publique et des professions influentes ; les Juifs étrangers sont internés arbitrairement dans des camps. Ces mesures suscitent peu de réactions ; les cardinaux et archevêques renoncent à protester et même à prêcher la modération, à la fois pour ne pas gêner le gouvernement du Maréchal Pétain dont ils attendent beaucoup sur le plan social, moral et religieux, et parce qu'ils pensent que le gouvernement est fondé à traiter cette « question juive » qui a été aggravée par l'immigration récente. La majorité des fidèles, confiante en Pétain et influencée par le préjugé antisémite, reste passive. En zone occupée, c'est le début d'application de la méthode nazie : du recensement des Juifs aux mesures de ségrégation, puis d'exclusion et d'asphyxie qui préparent l'exécution en 1942 de la solution finale.

Mais à partir de 1941, des réactions catholiques se manifestent, sur trois plans :

D'abord l'action de secours. C'est là qu'excelle l'Abbé Glasberg, couvert par le Cardinal Gerlier auquel il a révélé très tôt la détresse des étrangers internés dans les sinistres camps de la honte ; il crée pour ceux qu'il parvient à en faire sortir des Centres d'accueil. En 1942 est créée à Lyon l'Amitié chrétienne, oeuvre interconfessionnelle qui collabore avec les organisations juives, officielles ou clandestines, qui accueillent, secourent et cachent les Juifs sans ressources ou menacés. Le père Chaillet, jésuite professeur à Fourvière, en est le principal animateur, avec l'Abbé Glasberg, Jean-Marie Soutou (disparu l'été dernier) et l'étudiante Germaine Ribière. Gerlier co-président d'honneur de l'Amitié chrétienne avec le pasteur Boegner, couvre leurs actions, ce qui l'entraîne parfois plus loin qu'il ne le prévoyait. Lors des grandes rafles d'août 1942 en zone libre, ces sauveteurs réussissent avec leurs amis Juifs à sortir illégalement du centre de tri de Vénissieux une centaine d'enfants : Gerlier permet leur hébergement dans des couvents et s'oppose courageusement au préfet qui exigeait qu'il soient remis aux autorités. Ces actions créent une solidarité entre les sauveteurs Juifs et chrétiens ; si chez les premiers, le souvenir des humiliations passées imposées par des chrétiens demeure, il s'y ajoute désormais la reconnaissance envers leurs compagnons en sauvetage.

Deuxième action, l'appel à l'opinion catholique, à la conscience chrétienne. Elle prend deux voies, après une première année où le silence des autorités religieuses a consterné les adversaires des mesures antisémites, notamment chez les jésuites de Fourvière dont plusieurs ont lancé à leurs supérieurs des appels angoissés. Il y a la voie de la publication clandestine, ce sera les *Cahiers du témoignage chrétien*, ignorés ou blâmés par la majorité des évêques, dont le cardinal Gerlier. Le TC donnera une grande place à la lutte contre l'antisémitisme, en dénonçant les doctrines racistes, en montrant que l'antisémitisme est antichrétien et antifrançais en informant sur la persécution et en montrant comment l'antisémitisme de Vichy, qui se présente comme une mesure d'intérêt public, est en réalité le complice et le fourrier du nazisme antichrétien et criminel – ce qui se vérifie malheureusement à l'été 1942. La seconde voie est celle de la protection publique, difficile et rare : les allusions des évêques, entre autres Gerlier, au caractère universel du salut chrétien, sans considération de race, sont restées prudemment voilées ou ont été censurées. Mais en août 1942, plusieurs évêques de zone libre, à la suite de Mgr Saliège, dénoncent les conditions inhumaines de la déportation des Juifs dans leur région ; parmi eux, le Cardinal Gerlier, qui proteste tout en confirmant sa confiance au Maréchal

Il y a enfin, troisième engagement, le travail des théologiens : quatre professeurs lyonnais ont rédigé en juin 1941, après l'instauration d'un second statut des Juifs élaboré par le catholique maurassien Xavier Vallat, une protestation fortement argumentée au nom de la justice, de la tradition française de respect des droits de l'homme et de la doctrine catholique. Leur texte n'a pas été ratifié, par crainte de représailles, par les autorités des Facultés catholiques, mais ils l'ont développé dans un livre paru en Suisse un an plus tard, sous leur signature : *Israël et la foi chrétienne*. Ils rappellent contre les prétentions d'un « christianisme aryen », le lien indélébile entre les deux parties de la Bible, ils révisent la théologie de la substitution et abandonnent la vision négative du judaïsme postérieur au Christ : ces avancées qui honorent le foyer lyonnais de la réflexion religieuse annoncent et préparent le mouvement de « conversion » (au double sens de retournement et d'adhésion religieuse) qui a amené l'Eglise catholique à s'interroger sur son passé et à relire son message

avec plus d'humilité et de respect pour les croyants étrangers à ses dogmes et pour les non-croyants qui cherchent Dieu ou témoignent de sa bonté par d'autres voies. Le Cardinal Gerlier, pasteur ouvert sans être théologien, laissera ce travail se poursuivre ultérieurement, l'encouragera parfois et vivra assez pour participer au concile Vatican II qui le ratifiera vingt ans plus tard.

Plusieurs des acteurs de cette histoire, en premier lieu le Père Chaillet, ont su associer les trois formes d'action philosémite que je viens de distinguer, l'assistance aux persécutés et le sauvetage des pourchassés, l'appel à la conscience des chrétiens pour qu'ils s'engagent dans la même voie, et le travail de réflexion, de rectification de la pensée chrétienne pour reconnaître au peuple juif et à la fidélité de ses croyants leur place dans une vision dilatée du salut promis à tous les peuples. Reconnaître la place de l'autre qui est différent et dont on a pu, être l'adversaire, c'est entrer dans une démarche d'humilité et de conversion en rompant avec une longue histoire d'ignorance et de mépris. L'Eglise catholique n'y est sans doute pas prête en 1945, mais des pionniers sont désormais à l'oeuvre, de Jules Isaac au Lyonnais Me Rodet, puis leurs successeurs, parmi lesquels récemment le Cardinal Decourtray et le docteur Marc Aron – je ne cite que des disparus. Des pionniers décidés à frayer la voie au rapprochement qui fermera le long chapitre de l'antisémitisme des chrétiens.

Bernard COMTE, *historien*

Allocution du Professeur Ady STEG

Monsieur le Cardinal,
Monsieur le Sénateur Mercier, Président du Conseil général du Rhône.
Monsieur le Docteur Richard Prasquier, Président du Comité français pour
Yad Vashem,

Je vous remercie pour votre invitation et je suis heureux de l'occasion que vous me donnez d'exprimer publiquement mon infinie gratitude envers l'Abbé Alexandre Glasberg.

Mesdames, Messieurs,

C'est un témoignage très personnel dont je voudrais faire état en cette circonstance.

Après avoir échappé à la rafle du Vel' d'Hiv, le 16 juillet 1942 à Paris, nous avons pu ma soeur (15 ans) et moi (17 ans) nous procurer de faux papiers et grâce à un passeur, franchir la ligne de démarcation et gagner la zone non occupée. Le 13 août 1942, nous nous trouvions à Lyon (en route vers Grenoble où nous allions rejoindre notre frère aîné) et nous avons été arrêtés par la police française pour « usage de faux papiers ».

Aussitôt nous fûmes conduits chez le juge d'instruction. Celui-ci, dans une diatribe violente, s'est déchaîné contre nous, nous traitant de métèques, d'anarchistes, de communistes... et nous a fait interner moi à la prison Saint-Paul, et ma soeur à la prison Saint-Joseph. Nous y sommes restés deux mois et demi. Le 27 octobre 1942, nous avons comparu devant les juges.

Le tribunal, après une brève délibération, a prononcé un non-lieu et nous avons été libérés le jour même. Ainsi, à l'opposé du juge d'instruction, et dans la même juridiction, les juges du tribunal ont courageusement interprété les textes de l'époque de la législation sur les juifs non pas contre nous, comme l'a fait le juge d'instruction, mais en notre faveur !

Recueillis pendant quelques jours par des amis qui, eux aussi, se cachaient à Lyon, il nous a été conseillé « d'aller voir l'Abbé Glasberg ». Celui-ci animait les Amitiés chrétiennes auprès du Cardinal Gerlier. L'Abbé nous a accueillis avec chaleur et nous a immédiatement pris en charge. Au bout de quelques jours, il nous a munis de « vrais faux papiers » et il nous a fait partir, ma soeur dans un refuge, à Vic-sur-Cère (Cantal), et moi au « château » du Brégué, à Cazaubon, dans le Gers. Dans le train qui m'amenait à Toulouse, puis à Auch, j'ai aperçu les colonnes de soldats allemands se dirigeant vers le Sud. Ce jour-là, en effet, les Allemands envahissaient tout le territoire. C'en était fini de « la zone non occupée ».

Le « château » du Bégué était une grande résidence mise à la disposition des Amitiés chrétiennes par le comte et la comtesse d'André. C'était un refuge où était regroupée une centaine de Juifs, en majorité évadés ou « exfiltrés » des camp de Gurs et de Rivesaltes. J'y fus accueilli par son directeur Victor Vermont. Je devais rapidement apprendre qu'en fait il s'agissait du frère de l'Abbé Glasberg ! Vermont étant la traduction en français du nom allemand Glasberg. Victor Vermont allait jusqu'à son dernier séjour veiller sur moi comme un grand frère.

A Cazaubon, le lieutenant Vermont avait deux alliés précieux : M. Sentou, Maire de Barbotan-les-Thermes qui jouxte Cazaubon et Mme Ducassé, la secrétaire de la mairie. Grâce à eux, il a pu disposer pour tout le monde de « vrais faux papiers » : cartes d'identité, mais aussi cartes d'alimentation.

L'Abbé Glasberg venait souvent de Lyon pour s'assurer que tout allait bien au Centre, tant sur le plan matériel que sur le plan de la sécurité, mais de surcroît il s'entretenait avec chacun d'entre nous. J'ai eu avec lui à plusieurs reprises de longues conversations, j'y reviendrai dans un instant.

Au Bégué, nous effectuions des travaux agricoles, plus pour nous occuper, que par souci d'efficacité, car aucun d'entre nous n'avait d'expérience agricole. Il arrivait que nous soyons détachés pour quelques jours et parfois plus pour aider, sur leur demande, des paysans de la région, notamment pendant les vendanges. Je pense que les paysans n'étaient pas dupes et savaient que nous n'étions pas de simples réfugiés de « la zone occupée ». Jamais ils n'y ont fait aucune allusion, jamais il n'y eut de dénonciation.

Il est vrai que nous étions protégés et cette protection venait essentiellement de l'Abbé Glasberg. A chacune de ses visites, il se rendait souvent à Cazaubon et à Barbotan pour s'y montrer en soutane et parfois il disait la messe. Il était connu comme le « curé du Bégué », ce qui était en quelque sorte un brevet de chrétienté qui suffisait aux paysans qui évitaient par ailleurs toute inquisition.

Il n'en reste pas moins que nous étions en danger. Tous certes, mais surtout l'Abbé Glasberg – dont chaque venue au Bégué était une aventure périlleuse – et bien sûr Victor Vermont. Le 16 août 1943, celui-ci fut arrêté par la Gestapo venue d'Agen, dénoncé, semble-t-il, par un condisciple séminariste (avant d'entrer dans l'armée, Victor avait été au séminaire). Prévenu par téléphone par la secrétaire de mairie auprès de laquelle la Gestapo venait de s'enquérir à son sujet, Victor Vermont a refusé de s'enfuir et délibérément s'est sacrifié pour nous. Conduit à Agen, puis transféré à Fresnes, il a été déporté et n'est pas revenu. Victor Vermont reste à jamais dans notre cœur.

Après l'arrestation de Victor Vermont, un nouveau directeur, M. Luino, fut installé par l'Abbé Glasberg.

Comme je l'ai mentionné, l'Abbé Glasberg était très attentif à chacun d'entre nous et j'ai personnellement bénéficié de sa sollicitude. Il avait appris qu'au Bégué, je préparais le baccalauréat par correspondance (au travers de l'Ecole Universelle). Il a décidé de m'envoyer étudier dans un lycée. Il m'a présenté à Mgr Théas, évêque de Montauban. Celui-ci m'a dirigé vers le collège de Sarlat, en Dordogne, dont le proviseur dirigeait la Résistance de la ville et auquel il m'a recommandé. C'est la que j'ai effectivement pu suivre les cours de la classe de

philosophie et le soir, pour justifier ma présence dans ce collège, j'assurais les fonctions de « pion » dans les dortoirs.

Telle est mon expérience d'un des centres dirigés par l'Abbé Glasberg et son adjointe Nina Gurfinkel. Il faut savoir que la Direction des Centres d'Accueil des Amitiés chrétienne comportait de nombreux autres refuges qui ont permis le sauvetage de centaines de juifs et, d'autres que moi, pourraient faire état de leur expérience personnelle qui témoignerait de l'ampleur de cette action.

Pour ma part, je voudrais terminer en soulignant les particularités des Amitiés chrétiennes.

En premier lieu, il s'agissait d'une oeuvre très ostensiblement chrétienne, mais sans aucune visée prosélyte. L'Abbé y veillait personnellement.

Une anecdote me semble mériter d'être rapportée. Un vendredi soir, à la fin du dîner, l'Abbé s'est assis à côté de moi – il savait que j'étais de famille orthodoxe – il m'a demandé : « chante moi des « zemirots », c'est-à-dire des chants traditionnels du repos de Chabbat. Ce que j'ai fait. Il est resté longtemps silencieux. Ce fut pour moi un moment de grande émotion et, je pense, pour lui également.

D'autre part, et c'est une autre particularité, l'Abbé Glasberg, pour entreprendre son action de sauvetage, n'a pas eu besoin d'attendre Jean XXIII, Seelisberg, Vatican II, Nostra Aetate, Jean-Paul II ... Sa seule foi chrétienne lui a suffi, comme elle a suffi à son frère Victor, pour aller au sacrifice. Nous leur devons une éternelle reconnaissance.

En évoquant leur souvenir, me revient cette pensée d'Emmanuel Lévinas : « Ce qui reste après tant de sang et de larmes, c'est l'abnégation individuelle qui trouve, sans hésiter, la voie droite des Justes ».

Pour terminer, je voudrais vous dire qu'avec l'Abbé Glasberg j'ai connu un Tsaddikins... un juste.

Le Talmud enseigne : « On ne fait pas de monument à la mémoire des Tsaddik ; ce sont leurs oeuvres qui assurent leur avenir ».

Il sera ainsi pour l'Abbé Glasberg.

Je crois pouvoir, en sa mémoire, évoquer ces mots bouleversants dédiés, il y a longtemps, à la mémoire de Hannah Szenes, cette jeune combattante de la Hagannah qui, parachutée en Yougoslavie en 1944 parmi les partisans, pour aider au sauvetage des juifs, fut arrêtée torturée et fusillée :

« Il est des étoiles dont la lumière n'atteint la terre qu'après qu'elles se soient désintégrées et ne sont plus. Il est des hommes dont la mémoire scintillante éclaire le monde après qu'ils aient disparu ».

Professeur Ady STEG

Le témoignage de Sophie WEISER

Je suis née en Pologne de parents aisés. En 1937, j'obtiens mon baccalauréat et j'ai aussi un fiancé qui choisit de faire l'école de Tannerie à Liège en Belgique. Il revient en Pologne pour les grandes vacances ; nous nous marions et quittons la Pologne en 1938 et regagnons ensemble Liège. Nous pensions à l'époque que « le monde était à nous ».

1939, la Pologne est occupée par les nazis. Nous sommes bloqués en Belgique.

Mai 1940 la Belgique est envahie ; nous quittons ce merveilleux pays d'accueil et prenons le dernier train pour la France, destination Cazères sur Garonne tout près de Toulouse. Nous sommes devenus des réfugiés.

Nous décidons d'aller à Lyon finir la dernière année d'études pour mon époux et obtenir le diplôme d'Ingénieur en Tannerie. Nous nous installons dans une modeste chambre au 1, rue d'Inkerman à Villeurbanne. Nous manquons d'argent, j'ai peur de vendre mes bijoux et mes belles fourrures, cadeaux de mariage.

J'ai loué une machine à écrire, et je tape des thèses pour étudiants. Commence la période de convocation – des hommes exclusivement au départ – au commissariat de police. J'accompagne systématiquement mon époux et j'obtiens même un certificat médical d'un médecin inconnu. Les rafles sous Barbie deviennent de plus en plus intenses ; j'ai été prise trois fois, mais la plus intense était vraiment la dernière, qui, m'a achevée, à Vénissieux destination connue pour la Finale. Un jour en revenant d'une mission et voulant regagner ma chambre à Villeurbanne, la gardienne de l'immeuble me fait signe de loin de m'en aller, notre chambre a été vidée et scellée. Je retourne à Lyon cassée, meurtrie, des idées folles dans mon esprit. Je marche et je blasphème contre le

Dieu de mes grands parents. Je ne veux plus de toi, j'ai dit, je vais m'adresser à Jésus. J'avais à l'époque même un peu de fascination pour Jésus.

Au fait, en Pologne j'étais admise au Lycée d'Etat Catholique et la ferveur des prières matinales de mes camarades de classe m'interpellait si bien que j'éprouve de la fascination pour Jésus. Je vois de loin une affiche au tableau rue Constantine, je n'en crois pas mes yeux : le miracle s'est accompli ; je vois : Amitiés Chrétiennes. Je monte les escaliers et c'est Madame Nina Gourfinkel qui m'aide à m'asseoir ; je raconte mon histoire.

Arrive l'Abbé Glasberg, mon sauveur, qui demande mes documents pour faire une nouvelle carte d'identité. J'en demande une autre pour mon mari. Nous passons la nuit chez un ami vietnamien, ami de l'école de mon époux. Le lendemain matin nous revenons rue Constantine ; l'Abbé Glasberg est là, il nous attend déjà et nous remet nos nouvelles pièces d'identité et ainsi que des billets pour aller à Orgelet dans le Jura et l'adresse du médecin à la recherche d'une bonne à tout faire et d'un jardinier. Evidemment nous n'avons pas fait leur affaire car nous n'avons pas eu de qualification de ce genre mais finalement le docteur nous a trouvés une nouvelle place à Arinthod, également dans le Jura chez un Pharmacien. Je n'ai plus revu l'Abbé Glasberg nous sommes restés chez le pharmacien quelques bons mois.

Entre temps je suis tombé gravement malade et c'est encore le docteur d'Orgelet qui m'a placée à l'hôpital où je suis restée jusqu'à la fin de la guerre.

Monsieur Glasberg, s'il vous plaît, si vous me regardez d'en haut, je vous envoie aujourd'hui de Lyon un gros baiser et je vous dis au revoir.

Sophie WEISER

L'Abbé Glasberg – Juste des nations

L'Abbé Glasberg, pour qui connaît quelque peu l'histoire des Juifs de France sous Vichy, c'est avant tout une scène poignante, celle de la nuit du samedi 20 août 1942, dans le camp militaire de Vénissieux.

Plusieurs centaines de Juifs étrangers, pour la plupart des familles raflées par la police et la gendarmerie française dans des centres d'accueil où ils étaient assignés à résidence, sont là qui attendent le départ du train qui va les déporter. Le règlement est le règlement, il faut vérifier si certains d'entre eux sont exemptables. C'est le rôle d'une commission de criblage, à laquelle participent des membres expérimentés des organisations de secours aux réfugiés. Il y a là Charles Ledermann, futur sénateur, son beau-frère Georges Garel, qui va organiser les activités de sauvetage de l'OSE (Organisation Juive de Soutien à l'Enfance), le Docteur Joseph Weill qui racontera la scène, le quaker Gilbert Lesage du service social du Ministère du travail et un prêtre en soutane : c'est l'Abbé Glasberg. L'équipe sociale argue d'une disposition de Vichy, qui exempterait de la déportation les enfants de moins de 14 ans. Ils savent par une indiscretion que cette disposition a été annulée la veille, mais le préfet régional et son intendant de police ne sont pas encore au courant.

Comment obtenir des parents qu'ils abandonnent leurs enfants, alors qu'ils savent que là où ils doivent partir, loin dans l'Est de l'Europe, il y a fort peu de chance qu'ils puissent jamais les revoir ? Bien sûr on ignore la véritable destination du train, vers les chambres à gaz de Birkenau, mais la prescience de la tragédie qui les attend est telle que tous accepteront la terrible séparation. Il a fallu pour cela beaucoup de force de conviction, beaucoup de désespoir et beaucoup de confiance envers ce prêtre inconnu qui leur parle en Yiddish, leur langue maternelle, et qui tente d'arracher encore quelques victimes alors que vers trois heures du matin, le train va démarrer.

Le lendemain, le préfet prendra connaissance du télégramme de Vichy annulant les exemptions des enfants. Furieux d'avoir été berné, il les fera chercher dans l'après-midi : peine perdue. Les enfants ont déjà été dispersés vers des cachettes organisées à la hâte par le réseau de l'Amitié Chrétienne de Lyon.

Cet abbé parlant Yiddish est d'ailleurs lui-même un Juif aux yeux de la législation raciale de Vichy, et qui plus est, un juif étranger (il ne sera naturalisé français qu'en 1950), mais les autorités ne tiennent pas à un conflit avec la hiérarchie catholique et en particulier avec le maréchaliste Cardinal Gerlier, primat des Gaules. Quelques mois plus tard, après que les Allemands auront envahi la zone « libre », le 11 novembre 1942, l'Abbé Glasberg devra fuir vers le diocèse de Montauban où sous l'autorité de Mgr Théas (auteur d'une admirable lettre de protestation après les rafles d'août 1942), il continuera son activité de sauvetage des juifs et d'aide à la résistance sous le nom d'Elie Corvin, curé de la paroisse L'Honor-de-Cos.

La jeunesse de l'Abbé Glasberg reste mal connue, lui-même ayant gardé le silence sur ce sujet. Il est né en 1902 à Jitomir, alors en Russie tsariste, aujourd'hui en Ukraine, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Kiev. Jitomir est une assez grande ville, la capitale régionale de la Volhynie. Sa population approche actuellement les 300 000 habitants. Quand Alexandre Glasberg y est né, elle avait 70 000 habitants : la moitié d'entre eux, comme souvent dans les villes de cette région, étaient juifs. Les chrétiens étaient pour la plupart orthodoxes, avec un groupe notable, tenu en suspicion par les autorités, d'uniates, de rite bysantin, mais rattachés à Rome depuis 1594, et fort peu de catholiques. Il semble que les parents Glasberg se sont convertis et ont converti leurs enfants (un des frères de l'Abbé Glasberg sera également prêtre, mourut en déportation et sera nommé Juste en même temps que lui) ; c'était là une décision rare dans le monde russe, malgré l'antisémitisme du régime tsariste particulièrement virulent au début du siècle.

Il y eut des progromes à Jitomir, dans les années 1903, et surtout les années 1919 et 1920, avec la guerre civile entre Blancs et Rouges. Les massacres de Juifs pendant la brève période d'indépendance ukrainienne (Petlioura), qui précéda le conflit russo-polonais n'ont pas pu ne pas laisser une très forte empreinte

chez le jeune Alexandre Glasberg : c'est alors peut-être (il n'en a pas parlé) qu'il vit de près les drames humains, les morts et les survivants hébétés sans structure pour les recevoir. Il saura après la guerre le terrible et banal destin de la communauté juive de la ville : création d'un ghetto dès la prise de Jitomir par les Allemands en juillet 41, aux premières semaines de l'opération Barbarossa, extermination de tous les habitants du ghetto (10 000 morts environ) par les Einsatzgruppen le 19 septembre 1941, jour de la prise de Kiev par les allemands, immédiatement avant le massacre de Babi Yar.

En 1921 il est à Vienne, pour fuir Jitomir, ou pour faire des études. Il y a de la famille, des militants sionistes qui émigreront en Palestine avant l'Anschluss. Longtemps, les cousins refuseront de le revoir, tant l'image du converti est lourde de connotations négatives dans la culture juive. Mais aujourd'hui, ayant appris l'histoire de l'Abbé Glasberg, sa lointaine famille israélienne a particulièrement à coeur d'honorer sa mémoire.

Dix ans plus tard, Alexandre Glasberg, en 1931 arrive en France ; dans l'Autriche, durement frappée par la crise économique, les conflits sociaux sont de plus en plus fréquents, le régime se durcit, l'antisémitisme prospère : est-ce la cause de son départ, celui d'un homme de 28 ans qui va affronter un pays neuf, dont il faudra tout apprendre ?

En tout cas ses préoccupations sont religieuses : il est « rebaptisé sous condition » en 1933. Après une expérience à la Trappe de Saint Fons, il entre au grand séminaire de Moulins, puis au séminaire universitaire de Lyon. Parmi les professeurs, il y a un jésuite, le père de Lubac, esprit puissant, qui avec ses confrères et amis proches, le père Pierre Chaillet, qui a vécu en Autriche et le père Gaston Fessard qui a séjourné en Allemagne, connaît le péril redoutable du paganisme et du totalitarisme nazi. Ces hommes essayent d'attirer l'attention d'un clergé plutôt sceptique, tétanisé par le danger communiste et rassuré à bon compte par le Concordat avec l'Allemagne nazie qu'a signé en 1933 le cardinal Pacelli, futur Pie XII. Dans ce milieu intellectuel exceptionnel, se mettent en place pendant la guerre les structures (Témoignage chrétien, Amitié Chrétienne) qui seront l'honneur du catholicisme lyonnais.

Alexandre Glasberg n'a pas besoin de la connaissance de la philosophie allemande pour ressentir les dangers de l'hitlérisme. Au reste, il est plus intéressé par l'activité pratique que par l'écriture et la spéculation métaphysique. Coup de chance, quand, à 36 ans, en 1938, il devient prêtre, il est vite envoyé, dans un faubourg pauvre de Lyon comme vicaire de la paroisse de St Albans ; le curé, Laurent Remilleux, effectue un travail pionnier dans l'accueil aux réfugiés et l'aide sociale : après une longue errance, Alexandre Glasberg a trouvé sa voie : il la suivra jusqu'à sa mort.

Des réfugiés, il n'en manque pas dans cette France de 1938 ; les Espagnols chassés par la victoire franquiste sont les plus nombreux, surtout dans le Sud-Ouest. Mais il y a aussi des Italiens, des Allemands et Autrichiens fuyant le nazisme. Quant aux Juifs, qui ne sont pas les plus nombreux, ils sont devenus depuis quelques années le bouc émissaire des inquiétudes, des frustrations, des revanches et des fascinations autoritaristes d'une partie de la presse de droite et de la France bien pensante. Mais c'est un gouvernement de centre gauche, (celui du radical Daladier et de son ministre de l'Intérieur Albert Sarraut), qui dès 1938 légifère contre les étrangers en situation irrégulière, et ouvre les premiers camps d'internement pour les étrangers (Argelès, Gurs, Le Vernet, Rivesaltes etc.) où il envoie à partir de février 1939, à la victoire du franquisme, certains des 500 000 espagnols qui cherchent refuge en France ; ils seront remplacés, lorsque la guerre sera commencée par les belligérants des pays ennemis, pour la plupart des allemands ou autrichiens qui ont fui le nazisme pour des raisons raciales ou politiques. Le régime de Vichy y internera des Juifs étrangers : quelques milliers vont y mourir en raison des conditions déplorables d'hébergement, de nourriture et d'hygiène. Bien plus encore seront envoyés à Drancy, d'où ils seront déportés à Auschwitz.

En 1940, à la défaite, se retrouvent dans la zone sud des millions de réfugiés de l'exode dont il faut organiser le retour, des Alsaciens et des Lorrains provenant des territoires annexés par le Reich, et bien entendu des Juifs qui ont fui la zone occupée. La politique de Vichy va les transformer en parias et leurs moyens d'exercer un métier deviennent de plus en plus limités.

En 1940, Glasberg, dans la suite logique de son travail à Saint Alban, est nommé par le cardinal Gerlier délégué du Comité d'aide aux réfugiés (CAR). Il découvre vite que Vichy n'hésite pas à se déshonorer en livrant au gouvernement nazi, en application d'une clause honteuse de la convention d'armistice, des militants politiques allemands et autrichiens anti-nazis qui avaient pensé que la France fidèle à sa réputation serait une terre d'asile. Aidé de certaines amitiés dans la police, il contribue à les faire passer vers la Suisse ou vers les navires qui les conduiront de Marseille vers l'Afrique du Nord et les Etats-Unis. Il prend tranquillement l'habitude du travail clandestin, en cachette d'une hiérarchie frileuse.

La situation des Juifs devient de plus en plus difficile, surtout ces juifs étrangers qui viennent des mêmes contrées que lui, dont il parle la langue et avec qui sa soutane de prêtre n'est nullement un frein à la fraternité.

En sa fonction de délégué du CAR, il rencontre les représentants de la Fédération des Sociétés Juives, dont le directeur, Marc Jarblum deviendra un de ses amis : la secrétaire de Jarblum est une intellectuelle juive agnostique d'origine russe, Nina Gourfinkel : avec une assistante sociale, juive d'origine alsacienne, Ninon Hait, elle sera pendant et après la guerre la collaboratrice la plus proche de l'Abbé Glasberg, et écrira, parmi plusieurs livres sur d'autres sujets, des réflexions remarquables sur cette époque : fascinée par l'énergie de l'abbé compensant le peu de moyens dont il dispose, elle l'appellera le « Jongleur de Notre Dame ».

Outre le soutien aux juifs en liberté mais soumis à la législation répressive de Vichy, une coordination est nécessaire pour faire face aux problèmes humains dramatiques dans les camps d'internement ; les carences – pour ne pas dire plus – des autorités administratives de gestion de ces camps imposent un regroupement des organisations d'entraide, confessionnelles (juives, catholiques, protestantes), laïques ou étrangères. C'est ainsi que l'Abbé Glasberg entre dans le Comité de coordination pour l'assistance dans les camps, dit comité de Nîmes. Des volontaires travaillent à l'intérieur des camps, comme les protestants de la CIMADE ou ceux de l'OSE. Mais apporter une aide

humanitaire à des gens qui croupissent dans les camps d'internement ne peut pas être une solution suffisante. L'Abbé Glasberg vers la mi-1941 met en place, avec le Docteur Weil de l'OSE, une Direction des Centres d'accueil (DCA). Il obtient par des démarches obstinées, s'aidant du prestige du cardinal Gerlier, de faire transférer quelques centaines de détenus des camps vers cinq centres qu'il a créés : dans le Rhône (Roche d'Ajoux), dans le Cantal, la Drôme, les Hautes Alpes et finalement le Gers (Cazaubon).

Début 1942, est créée à Lyon, rue de Constantine, l'Amitié Chrétienne où coopèrent, fait très inhabituel à l'époque, catholiques (le père Chaillot, Jean Marie Soutou et une jeune étudiante, Germaine Ribière) et protestants (le pasteur de Pury, André Philip, Olivier de Pierrebourg, Madeleine Barot, responsable de la CIMADE. Glasberg fait partie de l'Amitié chrétienne. Il n'intervient pas dans le magnifique travail de résistance spirituelle qu'est la publication, depuis novembre 1941, des cahiers du Témoignage chrétien dont le père Chaillot est le maître d'oeuvre : il n'est pas un intellectuel. En revanche, il comprend dès les premiers mois de 42 que ces juifs qui sont hébergés dans les centres de la DCA, qui ne sont pas libres, mais « en congé non libérable », courent de grands dangers, car ils sont repérés et peuvent être arrêtés sur demande. Il parvient à les brasser d'un centre à l'autre, leur fournit de faux papiers, parvient parfois à les transférer chez des particuliers.

De ce fait, quand surviendront en août 1942 les premières rafles de juifs dans la zone sud, beaucoup des pensionnaires de ces centres pourront échapper à la souricière. Pas tous cependant : ceux de la Drôme et des Hautes Alpes sont arrêtés. Ils seront conduits à Vénissieux : c'est là que dans un ultime et dramatique effort que Glasberg et ses compagnons arracheront encore des enfants à la machine de destruction des nazis et de leurs complices français.

Dès la libération, l'Abbé Glasberg est à Paris. Il fonde le Centre d'Orientation Sociale des Etrangers (COSE). D'autres que nous préciseront ce qu'a représenté, ce que représente aujourd'hui, cette oeuvre originale de soutien juridique et d'intégration sociale et professionnelle des réfugiés de l'après guerre démunis de tout, qui perdra son E en 1962 en accueillant les harkis. Ils diront aussi

l'histoire de « France Terre d'Asile », créée en 1971 : des réfugiés espagnols aux réfugiés juifs, des réfugiés juifs aux réfugiés sud-américains et à tous les autres, l'oeuvre d'Alexandre Glasberg s'inscrit dans une continuité étonnante pour la dignité de l'homme pourchassé par des régimes indignes.

C'est dans le même esprit que s'inscrit son action, encore peu connue, mais enthousiaste et importante en faveur de l'Etat d'Israël, dans les premières années de l'après guerre. On a oublié aujourd'hui quelle était la situation de ces quelques centaines de milliers de Juifs d'Europe centrale, de Pologne ou des états voisins, une fois la guerre terminée. Epaves survivantes d'un monde exterminé, sans famille pour la plupart, ayant traversé l'inimaginable, leur terre natale était un cimetière où au lieu de compassion ils rencontraient de nouveau la haine. Comme pendant les années d'avant 1939, aucun pays n'en voulait : eux qui avaient survécu dans les camps de la mort se retrouvaient dans les camps de personnes déplacées, situés en Allemagne, dans le pays même de leurs bourreaux, deux ans encore après la fin de la guerre.

La Palestine, dont les Anglais s'obstinaient à leur fermer l'entrée (le Livre Blanc) était le lieu possible d'une vie nouvelle et libre, où ils ne dépendraient plus de la haine ou de l'indifférence. L'Abbé Glasberg, par toute son histoire personnelle, le savait mieux que quiconque. Il n'y a donc rien d'étonnant à le retrouver, avec son énergie, son sens inné de l'organisation, à l'oeuvre dans l'affaire de l'Exodus ou celle de l'exfiltration des juifs irakiens extrêmement menacés à la suite de la défaite des pays arabes lors de la guerre de 1948. Son combat était encore celui de la dignité et de la liberté.

Peu d'hommes en France ont été aussi actifs que l'Abbé Glasberg dans le sauvetage des Juifs pendant la guerre. Les compagnons de ses luttes ont reçu depuis longtemps le titre de Juste des Nations, ce titre qui est attribué par l'Etat d'Israël, par l'intermédiaire de l'Institut Yad Vashem de Jérusalem, aux hommes et aux femmes qui ont sauvé des juifs au péril de leur vie.

Plus de 20 000 Justes ont été nommés par Yad Vashem dans le monde, et plus de 2 000 en France : ils proviennent de toutes les couches de la société : parmi

eux il y a de nombreux prêtres, notamment en France. Le cardinal Gerlier lui-même, protecteur un peu lointain de l'abbé a été nommé Juste. Pourquoi l'Abbé Glasberg n'a-t-il reçu, en même temps que son frère, son titre qu'en 2003 ?

C'est que pour être nommé Juste « des Nations », il faut par définition ne pas être juif. Et d'une certaine façon, la nomination récente de l'Abbé Glasberg traduit bien la nouvelle relation qui s'est établie entre juifs et chrétiens dans la génération qui a suivi Nostra Aetate : pas de suspicion de désir conversionnaire, pas de théologie de la substitution, mais pas de syncrétisme mou non plus ; la simple reconnaissance d'une fraternité dans la différence et le respect de ce socle commun qui fonde la morale universelle élémentaire.

L'auteur tient à rendre hommage à M. Lucien Lazare membre de la commission de nomination des Justes de Yad Vashem, dont le livre « L'Abbé Glasberg » (Cerf 1990) a été largement utilisé dans cet article.

Dr. Richard PRASQUIER

*Président du Comité Français pour Yad Vashem
Membre du Comité international d'Auschwitz et de la Fondation
pour la Mémoire de la Shoah*

Le COS « Fils spirituel » de l'Abbé Glasberg

Si l'expression « fils spirituel » a un sens, c'est sans aucun doute à la filiation entre l'Association COS et l'Abbé Glasberg qu'elle peut s'appliquer. Il faut commencer par dire que l'Abbé Glasberg portait en lui ce projet de création d'une association telle qu'il la fonda en 1944.

C'est en effet la suite logique de toute son action pendant les années de guerre, d'abord à Lyon de 1940 à 1942, puis en région Midi-Pyrénées de 1942 à 1944 dans une semi-clandestinité.

Pendant toute cette période, il a sauvé des vies, promises sans son action à la pire des destinées, mobilisant autour de lui des chaînes de solidarité impressionnantes.

Lorsque le territoire français se libère, c'est d'une autre mission qu'il se charge. Il voit revenir vers lui des rescapés. Ils ont perdu tous leurs biens et leur état de santé est critique. Il faut d'urgence les accueillir, les héberger, les soigner. L'Abbé Glasberg ouvre en hâte des maisons d'accueil : Beauséjour à Hyères notamment. Il est secondé dans cette entreprise par les fidèles avec lesquels il avait fondé les centres d'accueil entre 1940 et 1942. Quelques uns sont là ce soir parmi nous et je les salue avec respect. D'autres, touchés par la maladie ou par l'âge n'ont pu nous rejoindre sinon par la pensée.

Le 7 décembre 1944, il déclare une association à la Préfecture de Police de Paris. Elle s'appelle alors « Service des étrangers » et dans son objet social on y trouve la création de centres d'accueil et leur direction ainsi que l'assistance juridique.

Deux ans après, le 29 novembre 1946, l'association Service des étrangers change sa dénomination pour s'appeler Centre d'Orientation Sociale des Etrangers (C.O.S.E.). Le 11 septembre 1947, l'association installe son siège social rue de

l'Arbre Sec qu'elle n'a pas quitté depuis cette époque.

Enfin, le 21 septembre 1960, l'association prend sa dénomination actuelle : le Centre d'Orientation Sociale. Cette appellation marque la démarche de l'Abbé Glasberg de ne plus oeuvrer exclusivement pour une population étrangère mais pour toute personne française ou non en situation d'exclusion pour des raisons d'âge, de santé, d'origine sociale ou nationale... Il en est le premier directeur.

Elle marque aussi le travail d'accompagnement auprès des personnes secourues de la première génération. Le PV de l'AG du 8 septembre 1960 en atteste ... « Il est souhaitable de porter les efforts du Centre d'Orientation Sociale des Etrangers sur, l'intégration des réfugiés dans la vie sociale et économique du pays, l'assimilation de la deuxième génération des immigrants ainsi que sur le travail social concernant les réfugiés récemment naturalisés » ...

Quelle clarté de vue prospective, quelle détermination de la part d'un homme qui est lui-même un immigré de première génération !

L'année suivante, en 1961, l'association ajoute le signe COS, aujourd'hui familier, à sa dénomination développée.

Au décès de l'Abbé Glasberg en 1981, le C.O.S. comptait six établissements. On en dénombre 17 à ce jour.

Pour être fidèle à la pensée de notre fondateur, il convient de ne pas s'arrêter à cette seule mesure de progression volumétrique. Elle est hélas le signe de la permanence de l'injustice et de l'exclusion. Nous nous sommes efforcés de rechercher des éléments de réponse adaptés aux conditions de la société du temps présent en faisant toujours prévaloir le respect et la dignité de la personne et la possibilité pour chacun de retrouver le chemin de l'autonomie. Nous sommes aujourd'hui davantage présents dans les domaines où l'Abbé Glasberg avait voulu intervenir pour agir contre l'exclusion.

L'exclusion du grand âge : avec 9 établissements, dont certains sont des centres de Gériatrie pilotes, innovants, en réseau avec tout ce qui concourt au maintien

à domicile, mais aussi traitant les pathologies liées au grand âge, voire en accompagnant la mort inéluctable par des soins palliatifs dispensés en établissement, ou à domicile, avec une unité mobile.

Même dans les moments les plus ultimes, nous nous attachons à faire de nos structures des lieux de vie ouverts sur la cité, notamment en faisant appel à tous les ressorts de l'intergénérationnel et du bénévolat.

L'exclusion pour des raisons sociales : avec l'accueil de réfugiés politiques et de demandeurs d'asile, l'hébergement d'urgence et aussi l'hébergement et la réinsertion sociale.

L'exclusion pour des raisons de handicap : en traitant certes la réhabilitation physique ou neurologique à travers trois centres de réadaptation fonctionnelle mais en préparant surtout la réinsertion sociale et professionnelle grâce à un ensemble de services périphériques. Nous sommes aussi en charge de foyers de vie ou de MAS quand le retour à l'emploi est impossible.

L'exclusion pour insuffisance ou inadaptation du savoir : avec un centre de réadaptation professionnelle, une structure de formation. Que le handicap soit physique ou social, nous accompagnons les personnes dans un processus d'évaluation, de bilan, d'émergence de projet professionnel, mais aussi dans une formation professionnelle qualifiante.

Ce bref inventaire décrit le C.O.S. d'aujourd'hui. Il ne sera sûrement plus exact demain. Car il aura été abondé par des projets déjà en cours d'étude pour certains, afin de mieux répondre aux attentes auxquelles l'association est confrontée.

C'est notamment cette dimension de mobilité et de remise en cause permanente accompagnée d'une égale recherche de qualité de service à nos résidents, à nos patients, à nos stagiaires qui traduit la fidélité des équipes du C.O.S. et de ses dirigeants à l'esprit de l'Abbé Glasberg. L'ensemble de cette démarche et les réalisations qui la concrétisent s'appuient sur le respect de la personne qui

s'adresse au C.O.S. Ce respect exigeant qui conduisait l'Abbé Glasberg à souligner sa directive auprès de ses collaborateurs : ne jamais se substituer à la personne mais veiller à lui procurer tous les éléments nécessaires pour qu'elle puisse être pleinement elle-même dans son projet de vie.

Par l'effet d'un petit miracle sans cesse répété, cet esprit reste vivant au C.O.S. et guide l'association dans ses exigences et ses orientations.

Roger MILLOT
Président du C.O.S.

Discours du Cardinal BARBARIN

Après les paroles émouvantes et instructives que nous venons d'entendre, permettez-moi de commencer en disant ma confusion d'être parmi vous, aujourd'hui, pour recevoir une médaille destinée à un autre. Je veux donc tout d'abord remercier au nom de l'Eglise de Lyon, celles et ceux qui ont oeuvré afin que cette reconnaissance de l'Etat d'Israël, « la médaille des Justes parmi les Nations », soit accordée à l'Abbé Alexandre Glasberg. Le choix de ce lieu nous rappelle la figure du Cardinal Decourtray qui avait rassemblé au musée gallo-romain un grand nombre de membres de nos communautés, pour un moment fort des relations entre juifs et chrétiens, à Lyon.

Je suis heureux de saluer mon successeur au Siège épiscopal de Moulins, Mgr Pascal Roland et Dom Patrick Olive, Père Abbé de l'Abbaye Notre-Dame de Sept-Fons, où Alexandre Glasberg a été ordonné prêtre. C'était le 24 septembre 1938, pendant l'abbatiate de Dom Chautard. On voyait déjà s'étendre les ravages du nazisme sur l'Europe. Tous n'ont pas su comprendre que la nuit s'épaississait alors pour l'humanité, ni dénoncer à temps cette horreur. L'Eglise de France l'a reconnu et a voulu en demander pardon à Drancy en 1997, en ce moment impressionnant où Mgr Olivier de Berranger, évêque de Saint Denis en France, entouré d'une quinzaine de frères évêques, dont mon prédécesseur, le Cardinal Jean Balland, a lu l'acte de repentance.

Je me réjouis qu'il soit revenu à Monsieur Bernard Comte d'évoquer les rapports entre les catholiques et les juifs, sous l'occupation. Lors de mon arrivée dans cette ville, c'est déjà vous, Monsieur le Professeur, qui aviez présenté, devant le Veilleur de pierre, le vrai visage de Lyon, capitale de la Résistance. Depuis deux ans, j'ai la joie de prolonger et d'approfondir, ici, à Lyon, les relations fraternelles et spirituelles avec les Juifs, nos frères aînés dans le mystère de l'Alliance, relations que j'ai aimées et entretenues à toutes les étapes de mon ministère, et que les Lyonnais vivent depuis longtemps.

Je salue avec toute mon amitié Monsieur le Grand Rabbin Wertenschlag, et notre ami Alfred Lazare, à qui cette réunion doit beaucoup. Son frère, le Professeur Lucien Lazare, qui m'a accueilli chez lui à Jérusalem à l'aube du nouveau millénaire, le 1er janvier 2001, date hautement symbolique, a été le biographe de l'Abbé Glasberg et tient méticuleusement à jour le « Livre des Justes ». Jérusalem, le Psaume chante tes remparts et tes palais, mais notre esprit entre en ce moment, pour un temps de recueillement à Yad Vashem, dans l'allée des Justes où, comme bien d'autres parmi vous, j'ai maintes fois aimé me promener silencieusement pour découvrir et lire à haute voix, un à un, les noms des justes.

Je dis ma chaleureuse amitié à toute la communauté juive de Lyon et je saisis cette occasion pour rendre grâce à Dieu devant vous tous, des contacts amicaux, j'ose le dire, qui se nouent entre nous au fil des événements, et des richesses qu'ils m'apportent.

Aujourd'hui, la reconnaissance accordée à la figure de l'Abbé Glasberg évoque irrésistiblement pour moi quelques versets du livre d'Isaïe qui s'adressent au Serviteur du Seigneur :

« Moi, le Seigneur, je t'ai appelé dans la justice, je t'ai pris par la main et je t'ai formé, je t'ai désigné comme alliance du peuple et lumière des nations (liberit'am leôr goïm), pour ouvrir les yeux des aveugles, pour faire sortir de prison les captifs et du cachot ceux qui habitent les ténèbres » (Is 42, 6-7).

L'Abbé Glasberg, devant l'immense injustice de l'idéologie nazie, a non seulement posé des gestes concrets de salut pour délivrer des captifs, mais il s'est véritablement engagé dans la mise en place de structures de sauvetage, ce qui en 1942 représentait plus qu'un risque.

Combien de démarches n'a-t-il pas entreprises, les plus osées, toujours en lien avec d'autres membres de l'Eglise, pour que les enfants juifs réfugiés en terre de France ne soient pas livrés aux mains des assassins. J'ai rencontré quelques juifs qui m'ont dit « Lorsque l'on voyait le visage de L'Abbé Glasberg, on savait que l'on ne risquait rien ». Le professeur Adolphe Steg ainsi que Madame Haguenuer, la mère de notre chère Evelyne, en ont fait l'expérience dans leur propre chair, et ils savent en rendre souvent témoignage.

Certains voudraient relativiser cet engagement en remarquant qu'Alexandre Glasberg était juif. Quelle objection ! Il était bien frère des hommes, et il a concrètement engagé sa vie d'homme et de prêtre, tout son sacerdoce, contre l'idolâtrie nazie, en faveur de ceux que l'on voulait exterminer.

L'Abbé Glasberg est peut-être une figure du passé pour la jeunesse qui prend son élan au seuil de notre XXI^e siècle. Mais nous gardons sa mémoire, car, comme dit le prophète dans le passage que je viens de citer, il peut encore, aujourd'hui et demain, « ouvrir les yeux des aveugles ». Il est ce veilleur capable de nous sortir du sommeil de l'indifférence, puisque le mépris ou la haine de l'autre, le racisme, menacent toujours notre humanité, même lorsque l'atmosphère semble tranquille.

Il est aussi, à l'image du Serviteur dont parle le Prophète, comme un phare, une « lumière des nations », et sa vie brille à la gloire du Très-haut. En ce juste, la force de l'amour, qui est bienfaisance, ardente attention aux autres, sollicitude inlassable, et bien davantage encore, l'a emporté sur les puissances de mort et de haine, et en lui c'est la victoire du Seigneur que nous pouvons célébrer comme nous y invite ensuite l'Écriture :

« Chantez au Seigneur un cantique nouveau ! Que sa louange vienne des confins de la terre ; que la mer le célèbre avec tout ce qu'elle contient, les îles et tous leurs habitants » (Is 42,10).

L'Abbé Glasberg, qui voulait tant transformer le monde, doit continuer de parler à nos coeurs et nous dire que chacune de nos vies peut – doit aussi – resplendir de la justice et de la joie de Dieu, être un chant à sa gloire, comme un « Je t'aime », qui s'exprime jour après jour en écho à celui que Dieu nous dit sans réserve. Puisse cette médaille inviter les nouvelles générations à se laisser entraîner dans son sillage.

Monseigneur le Cardinal Philippe BARBARIN,
Archevêque de Lyon

L'Abbé Glasberg – éléments de bibliographie

Quelques rares documents : écrits, enregistrements de radio et de télévision permettent de compléter la mémoire de l'Abbé Glasberg et de préciser sa pensée. On en trouvera les références ci-après :

« *Les portes de la Mer* ». Emile WEISS, Producteur. Contient des images de l'Abbé Glasberg sur l'EXODUS.

« *A la recherche d'une patrie ; la France devant l'immigration* ». Etudes xénologiques. Centre d'Orientation Sociale des Etrangers. Préface de l'Abbé Glasberg 1946 – 255 pages – Editions Réalités à Montrouge.

« *La leçon sociale de l'Affaire «Exodus* ». Centre d'Orientation Sociale des Etrangers. Etudes xénologiques sous la Direction de l'Abbé Glasberg - Editions Réalité Paris 1947.

« *Vers une nouvelle charte sociale : l'espoir palestinien* ». Alexandre Glasberg. Centre d'Orientation Sociale des Etrangers. Etudes xénologiques. 1948. 63 pages. Editions réalités à Montrouge.

Immigration et xénophobie. Enregistrement sonore d'une émission diffusée le 28 janvier 1948. Abbé Glasberg, Louis Chevalier, Henri Lacaze. 1 CD diffusé en 1999 par l'INA. Ce CD contient l'enregistrement d'une autre émission : la troisième force, diffusée le 24 février 1948. Enregistrement : INA 19480128 – 19480224.

Film documentaire : Joaquim Le Portugais. Maurice FAILEVIC. Emission du 22 juillet 1968 « Il était une fois » Eliane Victor – 1^{ère} chaine.

Les vieux. Un combat pour six millions. Débat télévisé ORTF 1969 réunissant l'Abbé Glasberg, Pierre Laroque, François Bourlière, M. et Mme Obermeyer. Interview Frédéric Pottecher, Ghislaine du Size. Cassette vidéo VHS INA.

Achevé d'imprimé le 15 décembre 2005.

Imprimerie SETAG, Nemours.

